

EXERCICE ou EVALUATION : UNE FEMME DE LA RENAISSANCE

Marguerite d'Angoulême, duchesse d'Alençon et reine de Navarre (1492-1549)

PRESENTATION

Objectifs : évaluer la maîtrise des notions d'Humanisme et de Renaissance

Mise en œuvre : l'exercice proposé peut être mené en plusieurs étapes : une phase d'analyse avec un tableau à compléter, suivie d'une seconde phase, de mise en récit. On peut imaginer la première phase en binôme, et la seconde individuelle.

Consigne : à partir d'une notice biographique et d'un portrait, montrer comment Marguerite de Navarre incarne une figure féminine de l'Humanisme et de la Renaissance en France.

Compétences mises en œuvre : cerner le sens général des documents, prélever, hiérarchiser et confronter des informations et les mettre en relation avec la situation historique étudiée. Identifier la nature et les conditions de production des documents. Décrire et mettre en récit.

Les documents sont de natures diverses, les élèves doivent le remarquer. Le texte en particulier, un article de presse récent, témoigne de l'intérêt actuel pour des figures féminines, jusqu'ici rarement évoquées dans nos manuels.

Intérêt de l'exemple proposé :

Y-a-t-il eu une Renaissance pour les femmes ? La question sert de titre au chapitre 9 de l'ouvrage de référence La place des femmes dans l'Histoire, une histoire mixte, publié par l'association Mnémosyne (association pour le développement de l'histoire des femmes et du genre) en 2010. En réponse, Marguerite de Navarre est proposée en exemple :

Sœur aînée de François 1er, elle trouve sa place dans le registre des femmes savantes et mécènes, qui ont contribué à propager la pensée humaniste dans un cercle de « sociabilité aristocratique ».

Femme très influente à la cour de François 1er, elle sert les intérêts de son frère qu'elle conseille bien avant de devenir reine de Navarre. Elle affiche des idées personnelles dans un monde masculin où des femmes de son rang peuvent rayonner par leurs talents, et elle n'en manque pas... Toutefois, elle ne peut porter ombrage au Roi de France par les prises de position qui sont les siennes et c'est pourquoi dans un climat tendu par l'Affaire des Placards, elle doit se plier définitivement à Nérac.

Elle y anime un foyer humaniste et introduit des mœurs raffinées, selon les préceptes de Castiglione, qui incite les Dames à transformer les guerriers en courtisans. Son éducation la prédispose à exercer une telle influence.

Elle se distingue en effet par une culture « à l'italienne ». Sa mère Louise de Savoie, dont la devise était « libris et liberis », que l'on pourrait traduire dans ce contexte par « des livres et des gens libres » a veillé à instruire ses deux enfants de la même manière, en leur ouvrant la bibliothèque de Blois, et en leur donnant les meilleurs précepteurs. Sachant nager et monter à cheval, ce qui était rare pour une princesse de son rang, son corps et son esprit sont loués par ses contemporains. Son prénom même, d'origine grecque signifie « perle ».

Dans la famille des Valois, elle est un atout matrimonial pour se réconcilier avec la maison d'Alençon, puis se rapprocher de celle d'Albret. Pour autant, elle ne se contente pas des travaux de broderie dans lesquels elle excelle, ni de son rôle d'épouse. Elle compte parmi les femmes les plus instruites de son temps : polyglotte, férue de poésie, de lettres classiques et de philosophie, elle est initiée aux idées platoniciennes dès sa jeunesse, ce qui lui vaut quelques critiques dans son entourage. Elle encourage le développement des études grecques sous l'égide de Guillaume Budé, fait nommer le grand helléniste Jacques Amyot à l'université de Bourges.

Au-delà de cette aisance intellectuelle, elle est aussi une femme de conviction qui s'engage dans les débats de son temps. Dès les années 1520, elle soutient l'évêque de Meaux Guillaume Briçonnet, proche d'Erasmus

et de Lefèvre d'Étaples, alors qu'il se lance dans la réforme de son diocèse. Elle approuve la traduction des Écritures en Français et protège autant qu'elle le peut ses nombreux amis huguenots. Néanmoins l'imprimeur Étienne Dolet, soupçonné d'athéisme et d'hérésie finit sur le bûcher. Si elle accueille Calvin à Nérac et affiche une sensibilité réformatrice, elle condamne son intransigeance et reste catholique. La sœur du Roi ne peut se permettre une franche rupture, mais son éloignement dans le Sud-Ouest lui confère une relative indépendance.

Elle apprécie l'impertinence d'hommes de lettres comme Clément Marot, dont elle fait son valet de chambre, ou de Rabelais, jugé alors indécent. Tous deux d'ailleurs, inquiétés par les théologiens de la Sorbonne, lui doivent beaucoup et lui rendent hommage, le premier en la décrivant comme « *corps féminin, cœur d'homme, tête d'ange* », le second en lui consacrant le Tiers-livre. Son rôle de mécène est reconnu.

Elle se rattache enfin à « la république des lettres » par sa propre œuvre littéraire. On la surnomme à l'époque la « 10^{ème} muse », ses nombreux ouvrages en prose, théâtre, poésies rencontrent un vif succès de son vivant, ces dernières sont éditées à Lyon en 1547 sous le titre « Marguerites de la Marguerite des princesses ». Elle touche à tous les sujets, l'amour de Dieu l'inspire autant que celui des hommes. Elle s'interroge sur le mariage et le sort des femmes, dont elle connaît les tourments.

Sa célébrité tient davantage aujourd'hui à son dernier livre inachevé (72 nouvelles) l'Heptaméron inspiré de Boccace, qu'elle rédige à la fin de sa vie. Elle transpose à Cauterets, station thermale des Pyrénées, les récits de 10 voyageurs retenus là par une crue du gave, dont nous noterons qu'ils sont 5 hommes et 5 femmes, auteurs à tour de rôle d'une nouvelle inspirée de l'amour. La plupart, racontées dans un style grivois, sont licencieuses, souvent cruelles et violentes, très critiques sur les mœurs du clergé.

Dans son oraison funèbre, son panégyriste la considère à l'égal d'un homme. Quand elle s'affranchit des hommes de sa vie, notamment en désavouant publiquement les choix de son 1^{er} mari qu'elle appelle « le fuyard de Pavie », c'est pour défendre son frère. En cela, elle s'aligne sur les autres femmes puissantes de haut lignage qui protègent les intérêts dynastiques. Pourtant, elle ne conçoit pas de « droit à l'éducation » pour les jeunes filles de son entourage, ou de son petit royaume. L'émancipation culturelle féminine reste encore très limitée.

Cette femme remarquable par sa culture, sa liberté d'esprit, son influence sur les deux royaumes de France et de Navarre, dont la devise « sans regarder derrière, vient avant » est frappante d'optimisme, mérite assurément d'être remise en lumière.

Le texte, récent, tiré d'une source journalistique en ligne serait l'occasion de s'interroger sur sa temporalité et sa fiabilité. Publié par le Point en 2013, il témoigne d'un intérêt médiatique actuel pour des figures féminines longtemps oubliées et mésestimées. On remarque au passage que l'article du Point est accompagné d'une gravure romantique tirée d'une édition anglaise de l'Heptaméron publié en 1864, qui appartient à l'imagerie un peu mièvre du XIX^{ème} et non à celle de la Renaissance.



Attendus de l'analyse des documents :

Les caractéristiques d'un-e humaniste	Une femme exceptionnelle pour son temps	Une femme intéressante pour notre époque
--	--	---

- La culture universelle
- Le foyer humaniste de Nérac
- Le questionnement religieux
- L'œuvre littéraire

- Son niveau social, dont témoignent en outre les tableaux et le château
- Son niveau d'instruction
- Son mécénat qui protège des célébrités

- La culture de la Renaissance est une culture de cour, et les cours princières sont mixtes.
- La presse médiatise le souci récent d'une Histoire plus mixte.